

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 26, p. 184-189

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

J'espérais bien que le nouveau Rédacteur des Echos me mettrait à la porte et vous présenterait un Chroniqueur plus apte que moi à charmer vos loisirs. Ce n'est pas que le métier me pèse : il a ses agréments tout aussi bien que ses inconvénients ; mais mon anonymat intrigue beaucoup de gens et j'en sais qui ont assez d'humilité pour ne pas se défendre quand on leur impute la paternité de mes écrits...

Donc, on m'a demandé qu'à défaut d'une chronique en règle, je voulusse bien vous présenter un résumé succinct des faits qui se sont accomplis au Collège le mois dernier. Savez-vous que ce n'est pas une petite affaire ? J'aime encore mieux continuer comme par le passé : j'ai fait mon apprentissage et je sais depuis longtemps que les inventions de l'esprit dont je bourre mes prétendues chroniques, rencontrent plus de succès auprès des lecteurs que maint événement sensationnel fidèlement raconté : c'est ce que j'appelle volontiers l'art d'habiller les faits. Au reste, lorsque les événements n'abondent pas, quel autre moyen aurais-je de me tirer d'embarras ? Je le prévoyais bien un peu en vous promettant, dans ma dernière prose, de dire cette année des choses intéressantes : question de se ménager l'attention publique, n'est-ce pas ?

Comme c'est probablement la dernière fois que j'écris ici, j'ai « vendu la mèche ». Une fois vendue, il est difficile de la racheter ; aussi, maintenant que vous êtes au courant de mes machinations passées, dont, après tout, je n'ai ni repentir ni ferme propos, j'essayerai d'un regard en arrière sur la fin de l'année écoulée et le commencement de la nouvelle : avec les confidences que j'ai pu recueillir sur les vacances, je compte arriver, sans y mettre trop de lyrisme et de déclamation, à élaborer la prose mensuelle que l'on exige de mon chétif stylet.

Mais avant d'entrer dans la chronique proprement dite, comme si ce préambule n'était pas déjà assez long, il me reste deux formalités à remplir. La première : vous inviter à la patience si ma narration est lente à venir ; la seconde, vous souhaiter une bonne et sainte année, et je le fais avec toute la sincérité que l'on doit y mettre. Je ne

dirai pas que j'ai pensé tout spécialement à vous, le jour de l'An nouveau ! mais si j'avais pensé à vous, c'eût été pour vous obtenir de l'Enfant-Dieu mille bonnes choses, mille grâces de choix, mille vertus embaumées, et le Ciel au bout comme récompense. Amen.

Et maintenant, où en étais-je ? Je ne sais plus. En tout cas je ne vais pas remonter au déluge. Tant pis pour Messieurs du Lycée si je n'ai pas fait commémoration de sainte Catherine le mois dernier. Au demeurant, je veux bien vous confier que j'ai adressé au Ciel d'humbles suppliques pour que la grande sainte déversât des torrents de grâces sur la tête de ses clients ; afin qu'ils deviennent des puits de science et des vases... (mais seulement de tout petits vases, car dans ce domaine il ne faut pas trop exiger) d'humilité. Quant à la célébration de la fête, si la fête fut célébrée par une solennité gastronomique ou autre ; c'est de la chronique particulière et je relate les faits généraux...

Aussi bien je dois dire que cette fin de trimestre m'a complètement tourné la cervelle; examens, examens, examens !!! On a beau aimer l'étude, ça vous fatigue, surtout à la fin d'un trimestre. Il faudrait trouver une autre solution : mettre par exemple les examens au commencement de l'année scolaire. Ce serait drôle, mais trouvez autre chose de mieux ! Vous n'êtes pas d'accord, MM. les Professeurs ? Dites que oui ! Non ?... Alors on continuera comme jusqu'à ce jour, mais ce n'est pas parfait. La perfection n'est pas de ce monde et il est bon de s'en souvenir.

La perfection ! Chacun doit au moins y tendre dans la mesure de ses forces et je connais des petits qui y mettent toute leur âme de principiste. En voici un qui demande à son professeur de religion : « Monsieur, s'il vous plaît, indiquez-moi un moyen *simple* pour passer saintement les vacances ». Le professeur ne trouva rien de plus simple que les paroles de S. Augustin : « *Ama et fac quod vis* ». « Ce qui veut dire, ajouta-t-il utilement, qu'il faut être bien sage ! » Dieu sait s'ils l'auront été, et nous, les grands, nous ne sommes pas restés en arrière !

De fait, les vacances bien commencées se sont bien continuées. Je ne veux pas décrire toute la beauté liturgique des offices de Noël que vous connaissez, ni la joie intime des cœurs que vous avez ressentie en cette nuit d'amour,

ni la douceur familiale des sapins gaîment illuminés et patiemment décorés... Je n'ai vu qu'un arbre de Noël, cette année, dans l'intimité de ma famille : celui-là, il reste à moi, dans mon cœur, et je n'en livrerai point les splendeurs... Mais je ne crois pas être indiscret en vous disant que les novices de l'Abbaye ont eu le leur, et magnifique, et qu'autour il y avait oranges, figues, chocolats... C'est Robert qui me l'a confié ; même que son grand frère novice lui avait, en secret, donné une orange...

Aux fêtes de Noël se rattache un rêve qu'on m'a conté, et qui a charmé le sommeil de Gustave. Gustave en parla à son ami le plus intime : un de ceux qui, en secret, portent un cœur découpé dans du papier en signe de la foi jurée... Mais ça, je n'ai pas le droit de vous le communiquer. Cet ami à qui Gustave confia le rêve, le trouva si beau, si beau, qu'il voulait un écrivain de talent pour l'écrire dans les Echos. Les écrivains de talent sont malheureusement rares et l'ami de Gustave n'en a point trouvé. Heureusement, d'ailleurs, car ce récit ne déparera pas ma chronique et je vous en donne la primeur sans craindre les « droits réservés ». Je crois faire ainsi plaisir à l'ami de Gustave et par contrecoup à Gustave lui-même.

Donc Gustave avait vu et entendu de bien belles choses à Noël. L'Enfant Jésus, la Sainte Vierge, Saint Joseph ... mais ils n'ont rien à faire dans l'histoire, sinon peut-être dans les coulisses. Les bergers, la crèche, le bœuf et l'âne ! Encore moins. Les Anges qui chantèrent le Gloria ? Justement, les Anges, quoique Gustave ne soit pas bien sûr qu'ils chantassent le Gloria. Mais laissons la parole à l'« auteur » du rêve, et taisons-nous religieusement. (Au moins je tiens absolument à avertir le lecteur que ce rêve n'est pas de mon invention). Nous intitulos cette histoire :

La Chute des Anges

C'étaient de bien beaux Anges transparents, habillés de velours bleu, de drap d'or et de soie blanche, avec de belles ailes en aluminium resplendissant. La plupart ressemblaient à mes camarades : il y en avait aussi un qui me ressemblait, mais beaucoup d'autres que je ne connaissais pas du tout. Ils étaient alignés sur des fils d'argent tendus entre des sapins de Noël richement décorés, comme des moineaux sur des fils de télégraphe. Ils ne chantaient pas, ne volaient pas, ne riaient pas,

et cependant ils avaient l'air heureux, en silence, immobiles, sur leur perchoir, comme dans l'attente de quelque chose...

Tout-à-coup, une porte s'ouvrit, et un novice s'avança les yeux baissés, dans un beau surplis de dentelle ; il tenait à la main un encensoir d'or rempli de charbons allumés. Le novice était très beau : il ressemblait aux anges, mais il n'était pas transparent. Il salua d'une inclination de la tête tous ceux qui étaient sur le perchoir, allant de droite à gauche, et chaque ange inclinait aussi la tête avant d'être encensé par le novice. Il y en eut cependant quelques-uns de ceux que je ne connaissais pas, qui refusèrent de saluer : leurs ailes devinrent couleur de terre et se replièrent. Le novice ayant fini d'encenser se retira : alors, tous les anges qui n'avaient pas salué tombèrent en avant dans un abîme sans fond. Je crois qu'ils descendent encore. Les autres sortirent de la poche de leur paletot des cornets de bonbons qu'ils s'offrirent les uns aux autres : les cornets renfermaient des surprises et quand les anges les découvraient, ils éclataient de rire...

Si tu as vraiment rêvé ça, Gustave, tu fais de beaux rêves ; sinon tu feras un bon romancier !

... L'année 1927 mourut de vieillesse le 31 décembre à minuit, comme ses sœurs aînées : il paraît que c'est un mal héréditaire dans la famille. C'est pourquoi les savants prédisent le même sort à leur jeune sœur Mlle 1928 : c'est triste, elle est si jeune... Entre la mort de l'ancienne et la naissance de la nouvelle, personne ne saurait dire ce qui arriva ni s'il arriva quelque chose. En tout cas, il n'y eut pas d'incidents fâcheux, et même tout de suite que le nouveau-né eut vu le jour, il y en eut de fort consolants. Des petits garçons sautèrent au cou de leur papa et leur promirent, entre deux baisers, de mieux travailler. Les papas firent semblant d'y croire malgré les bulletins, et tout en constatant que l'année 1928 serait plus longue que la précédente, ils engagèrent leurs descendants à en profiter pour rattraper le temps perdu. C'est tout ce que je sais de probable et d'avouable. Robert m'a encore bien raconté autre chose... mais je ne puis me résoudre à y croire. Je ne le rapporte que pour vous montrer que c'est impossible. Le soir du Nouvel-An, nos professeurs vénérables auraient eu une soirée tout intime et improvisée... où ils auraient ri comme des bossus ! Tout de même, Robert, si on peut dire des choses pareilles ! De si dignes Messieurs !

Nous pûmes constater en rentrant que nos professeurs n'avaient rien perdu de leur sérieux : nous n'avions pas le temps de leur souhaiter une heureuse année qu'ils nous remettaient au travail. Disons mieux : ils nous invitaient à nous y remettre, car s'ils nous y avaient remis eux-mêmes, nous y serions tous, et j'en connais quelques-uns dans mon voisinage... qui n'y sont pas. Et dire que pour cette simple déclaration, je serais traité de... cafard, sans parler d'autres noms d'oiseaux dont on pourrait décorer ma personnalité, si elle venait à se découvrir !

Le Professeur de Principes B étant alité, le Professeur de religion le remplace momentanément. Un jour qu'il parlait à ses élèves du R^d Chanoine Sacristain, un mioche s'exclama : « Lui, Monsieur, sacristain ? Je ne l'ai jamais vu allumer les cierges ! » Sur quoi le professeur de conclusion qu'on rit ailleurs qu'au cinéma.

Je suis de son avis, et cela m'excusera de ne pas vous parler de la séance qui eut lieu le soir des Rois. J'aime bien le cinéma, mais j'aime aussi, quoique un peu moins cependant, un sommeil paisible et réparateur ; même si les rêves qu'on y fait ne sont pas toujours dans le goût de celui de Gustave. Au lieu d'aller au cinéma, j'allai donc me coucher pour guérir une légère indisposition dont la nature ne vous intéresse pas. J'étais loin de prévoir, au reste, ami lecteur, que je devrais vous parler de ces films dont j'ignore jusqu'au titre. Et dans ce domaine il ne s'agit pas de broder : les témoins se lèveraient en foule pour rétablir dans toute son exactitude la vérité historique, et bigre ! ce serait mortifiant pour moi ! Comme je suis le porte-parole de tous, je remercie les autorités qui nous ont procuré ce délassement auquel je n'eus pas l'heur d'assister et je le regrette bien un peu. De tous côtés on me répète : « Tu sais, mon vieux, c'était chic ! On a ri comme des baleines ! » Les baleines, alors, doivent être heureuses !...

J'aurais encore bien des choses à dire que j'ometts de propos délibéré, car je dois consacrer quelques lignes au départ de M. le Chanoine Poncet.

Cher lecteur, si j'ai ri avec toi, je t'invite maintenant à redevenir sérieux ; car les paroles que je vais dire, c'est du cœur qu'elles sortent : elles ne veulent pas plaire, mais

bien, si c'est la volonté de Dieu, éveiller quelque chose dans ton cœur à toi.

M. Poncet est parti, généreusement, envoyé par ses Supérieurs, comme un grain de froment dans la terre du Tonkin, pour y faire germer sous l'action de la rosée divine la belle moisson du Christ.

Il s'est arraché à l'affection de ses frères qui ont pleuré son départ, malgré la joie de voir un des leurs ouvrir le chemin où ils pourront s'élancer à sa suite, sans interruption, si Dieu bénit leur œuvre.

Les Echos sont fiers de voir leur dévoué Rédacteur se donner à une cause si belle et si chère au Cœur du Christ et du Père commua des fidèles qui a la sollicitude de toutes les Eglises.

A tous ceux qui lisent cette Revue, je demande, en souvenir de celui qui quittait l'Europe sur le « Sphinx », le 13 de ce mois, à l'octave du jour où l'Eglise commémore le Christ révélé aux Gentils..., je demande de coopérer à son apostolat, en aidant la grande œuvre des missions, chacun selon ses moyens.

Et vous surtout, mes frères, mes condisciples, qui êtes encore émus par l'exemple de ce professeur, je vous invite à l'admirer avec moi et à le suivre si le bon Dieu le désire.

C'est le dernier souhait que forme pour vous et pour lui-même votre ami

LE CHRONIQUEUR.